au bout d'autant d'années, la bonne opinion de chacun au même degré? Nous verrons." La réputation de lady Granville ne perdit rien avec le temps, mais nous ne croyons pas qu'elle passa jamais pour aimer la France et les Français.

La première impression qu'elle fit voir à sa sœur n'eut certes rien de flatteur pour nous. "Ma chère, les Français sont..., comment dirai-je?... ce que je n'aime pas. C'est le terme le plus compréhensif. Ils se montrent maintenant à moi sous leur meilleur jour; ils sont extrêmement polis et prévenants, mais il y a un fonds de mauvaise éducation, d'insolence et de prétention qui se fait jour à trayers toutes leurs physionomies, leurs manières et leurs attentions. Ils sont tous factices, et si j'étais jeune, désœuvrée, si je charchais parmi eux l'intimité et le plaisir, je me perdrais. Heureusement je n'en ferai rien... Je m'enveloppe de politesse, mais je vous assure que j'aspire à une bouffée d'air frais. J'ajoute que je crois le cercle exquis dans lequel ma bonne fortune me fait admettre le pire spécimen de l'espèce. C'est le pendant de... (Ici lady Granville cite une série de noms anglais du très grand monde, ce qui nous semble prouver que Londres ne vaut pas mieux que Paris.) Ils commencent par se croire ce qu'il y a de mieux au monde; il n'y a pas dans leur conversation ce qu'il tiendrait de réflexion dans une coquille de noisette. On me dit que je les charme. Ils m'invitent dans leurs coteries les plus intimes. En un mot, ils me *protègent*, et je m'éloigne de leurs égards, humiliée par leur bonté, oppressée par leur bienveillance." Cela continue longuement sur ce ton, quoique ce juge peu indulgent admette qu'on peut trouver mieux, même à Paris, cite quelques exceptions honorables, et enfin laisse échapper cet aveu: "Il est étrange que leur effet sur moi soit de m'écraser sous la sensation de mon infériorité, quand j'étouffe littéralement du sens de ma supériorité. Quel aveu! Mais ce n'est que pour vous. Le fait est que ces femmes ont un aplomb, un langage, une enveloppe de convenances à laquelle il m'est aussi impossible d'atteindre, qu'il le serait à aucune d'elles de penser pendant cinq minutes comme une Anglaise qui pense et sent profondément." Lady Granville part d'un principe faux et ne peut arriver qu'à une conclusion également fausse. Elle s'obstine à comparer deux catégories d'êtres différents qui existent partout et qu'elle-même vient de nommer en Angleterre.

Si elle est sévère pour autrui, elle n'est pas indulgente envers elle-même; elle trouve que son bon sens est dans un état alarmant, qu'elle est trop souvent influencée par de petites causes, préoccupée de futilités, que son activité et son énergie, sa perte de temps continuelle, ne laissent

aucune trace d'utilité ou de bien réel. Et cependant, elle n'est pas tout à fait mécontente d'elle-même; jamais elle ne s'est tant et si régulièrement occupée de ses enfants, et elle se dit que sa vie mondaine est un devoir et sa toilette une nécessité. Elle lit la Bible et l'annote chaque jour, elle s'efforce d'en saisir l'esprit et y puise un grand réconfort, enfin elle espère avoir gagné beaucoup *en intention*, un peu dans la pratique. Elle explique à sa sœur combien sont lourds les devoirs des ambassadrices, "ces pauvres esclaves de la société," puis, avec une franchise aimable, elle avoue que par moments les avantages dont elle jouit se présentent en foule à son esprit, et qu'elle a envie de faire une belle révérence à sa situation en lui disant: "Je vous demande mille pardons; je suis aussi heureuse que possible." Chaque jour, elle la comprend mieux cette situation, — "elle travaille comme un cheval de labour," et en est récompensée par l'accueil enthousiaste que lui font des visages polis et reconciliés. Tout à coup elle prend la résolution de ne pas laisser passer un jour sans faire quelque chose de particulièrement désagréable, et elle n'a que l'embarras du choix. La position d'une ambassadrice d'Angleterre était encore fort délicate, malgré la faveur personnelle que lady Stuart de Rothesay avait su conquérir. On peut juger du sentiment hostile qui subsistait par ce passage d'une lettre écrite en 1825: "J'ai appris qu'à mon bal, quand les Français s'avançaient pour danser un quadrille, ils s'en détournaient avec dégoût, s'il y avait des Anglais. Ah! mon Dieu! il y a des Anglaises! Le fait est que le beurre est étalé sur un fonds de haine et de jalousie envers *nous autres*, et que nous y répondons par un degré inutile de hauteur et de froideur. Je ne parle pas pour moi; ils sont vraiment polis en général, et je le suis aussi, mais nous faisons contre fortune bon cœur."

Peu à peu elle se laisse toucher par la bienveillance réelle qu'elle rencontre, et recommande à sa sœur de ne pas répandre ses critiques. Elles a quelques amies charmantes: M^{mes} de Gontaut, Juste de Noailles, de Duras, d'Escars, de Broglie. Cette dernière, "la meilleure personne qu'elle connaisse, et ne ressemblant pas du tout à une Française (toujours le coup de patte!), parfaitement sincère d'esprit et de manière d'être, et dont la beauté et la séduction donnent un charme particulier à sa simplicité si peu mondaine." La louange est d'autant plus flatteuse, que la duchesse de Broglie est parmi les jeunes, qui lui plaisent bien moins que leurs aînées. "Elles manquent de naturel, elles font des phrases, se font pour rire une petite guerre de mots, se querellent et se complimentent amicalement. On se sent persuadé qu'elles préparent un jour ce qu'elles diront le lendemain; bref, quand elles veulent être